



ANTHOLOGIE

Soupirs d'une Jeune Mariée.

Lierre qui n'as que le Conyza pour support,
Tes ramifications n'iront pas loin !
Jeunes filles unies à des hommes d'armes,
 que ne vous a-t-on jadis abandonnées sur le talus des routes !
Mon chignon est dressé, je suis épouse,
Et cependant du lit de mon époux je ne réchauffe pas la natte.
Un soir on nous unit, le matin suivant il me quitta ;
Ah ! pourquoi tant de hâte !
O mon époux, quoique tu ne sois qu'à Ho-Yang
 et que les frontières que tu gardes ne soient pas éloignées,
Le corps de ta compagne est encore indivis.
Comment pourrait-elle se prosterner devant ses beaux parents ?
Mon père et ma mère en surveillant ma croissance
 m'obligeaient nuit et jour à me tenir cachée,
Et cependant, ô jeunes filles, nous sommes faites pour être à un autre,
 et cet autre, volatile ou carnassier, nous devons le suivre !
Où tu te trouves, ô mon époux, il y a péril de mort ;
 là, dans mon sein, cette angoisse m'étreint.
J'ai fait le serment de te suivre partout,
 mais, hélas ! la rigueur des règlements m'en empêche.
Chasse loin de toi le souvenir de notre union récente,
Saisis avec fermeté le couteau et la lance ;
Si la pensée de ton épouse te suivait au milieu des troupes,
 tu ne pourrais plus, j'en ai peur, soulever tes armes.

Ab! je suis fille de pauvre origine,
habituee à ne pas me vêtir d'habits précieux ;
La soie et la gaze? Je n'en porterai plus ;
Je laverai les fards qui couvrent mon visage.
Vois-tu là haut les cent oiseaux qui volent?
Petits et grands vont tous par paires!
Seuls les hommes sont aux quatre vents dispersés
Et éternellement mon regard cherchera mon époux !

TOU-FOU.

Invitation à une beuverie!

Tu as vu, ami, les flots du Fleuve Jaune
Descendre des Cieux élevés et courir, en se hâtant, vers la mer.
Les as-tu vus retournant à leur source?
N'as-tu pas vu le clair miroir de ton salon au toit élevé
réfléchir tristement tes cheveux blancs?
Au matin ils étaient noirs et soyeux !
Le soir venu ils sont devenus neige.
Ceci étant le destin de tout homme vivant,
il faut se hâter d'épuiser le plaisir.
Ne laisse donc pas vide ce flacon d'or, quand la Lune vient te te-
nir compagnie.
C'est toi, ô ciel, qui pour moi créas ces richesses,
C'est bien pour que je m'en serve.
Quand j'ai dissipé mille pièces d'or,
d'autres ne viennent-elles pas les remplacer?
Cuire un mouton, dépêcher un bœuf c'est un plaisir ;
Mais pour qu'il soit complet il faut chaque fois
Vider trois cents coupes!
Philosophe Tch'en, Maître Tan-K'ieou!
Entrez donc et buvez sans arrêt.
Je vais pour vous entonner un chant ;
Penchez seulement votre oreille et écoutez-moi :
Cloches, tambours, mêts sur plats de jade,
Vous ne faites pas mon bonheur ;
Vive une longue ébriété sans réveil!
Sages de l'antiquité! Vous êtes tous entrés dans le Grand Silence ;
De vous seuls, Grands Buveurs, nous gardons le nom!
Jadis le Prince Tch'eng en son festin de Ping-Loh
N'hésita pas à payer dix mille sapèques un boisseau de vin
Dont il fit joyeuse fête.
(De tous ses actes, seul celui-là est parvenu jusqu'à nous)
Je ne prétexterai pas une pénurie de sapèques
Pour laisser passer cette occasion de boire avec vous.
Appelez mon esclave! qu'il aille changer pour du vin renommé
Mon cheval moiré et ma pelisse aux mille pièces d'or
(insignes cadeaux de l'Empereur),
Et ensemble nous ferons fondre
Les chagrins de ce monde, vieux de dix mille âges!

LI-TAI-PÉ.

Traduction de Maurice VERDEILLE.